



## Première séance

Le 11 décembre 2002

Je suis seul(e). Dit-il ou dit-elle. Je suis seul(e). Entendons cette phrase toute seule, suivie d'un silence sans appel ou d'un point final. Je suis seul(e). Non pas je suis seul(e) à pouvoir faire ceci ou cela, à dire ceci ou cela, à vivre ceci ou cela, mais « je suis seul(e) », absolument. « Je suis seul(e) » veut d'ailleurs dire « je suis » absolu, c'est-à-dire absous, détaché ou délivré de lien, *absolutus*, sauf de tout lien, exceptionnel, voire souverain. Prise à elle seule, cette déclaration, « je suis seul(e) », peut successivement ou simultanément, dans telle ou telle situation pragmatique, avec telle ou telle intonation, signifier la tristesse ou la joie, la déploration ou le triomphe : « je suis seul(e) », hélas, ou « je suis seul(e) », dieu merci, enfin seul(e), etc.

Je connais une phrase encore plus terrifiante, plus terriblement ambiguë que « je suis seul(e) », et c'est, isolée de tout autre contexte déterminant, la phrase qui dirait à l'autre « je suis seul(e) avec toi ». Méditez l'abîme d'une telle phrase : je suis seul(e) avec toi, avec toi je suis seul(e), seul(e) au monde. Car il y va toujours du monde, quand on parle de solitude. Et le rapport du monde à la solitude sera notre sujet cette année. Je suis seul(e) avec toi au monde. Cela peut être la plus belle déclaration d'amour ou le plus désespérant témoignage, la plus grave attestation ou protestation de détestation, l'étouffement, la suffocation même : tant qu'à être seul, si du moins je pouvais être seul sans toi. Être seul(e) avec moi.





Séminaire *La bête et le souverain II* (2002-2003)

Je suis seul avec moi.

Est-ce que pourtant *je m'ennuie* ? Que veut dire « je m'ennuie » ? L'expression française « je m'ennuie » est difficile à traduire dans bien des langues, sinon en allemand où l'on peut dire *sich langweilen*. Et *die Lang(e)weile* sera même, sans doute, au centre de notre séminaire de cette année, en particulier *das Sichlangweilen* dont parle Heidegger dans un séminaire de 1929-1930<sup>1</sup>.

Mais que veut dire « s'ennuyer » ? Que signifie le rapport à soi du s'ennuyer ? S'ennuyer ne veut pas nécessairement dire s'ennuyer soi-même. S'ennuyer soi-même, c'est tout autre chose que s'ennuyer tout court, contrairement à ce que la grammaire pourrait laisser croire.

Les bêtes peuvent-elles s'ennuyer ?

Le souverain peut-il s'ennuyer ? Peut-il ne pas s'ennuyer ? « Le roi s'amuse » dit-on parfois, mais aussi « le roi s'ennuie ». S'ennuie-t-on toujours parce qu'on est seul ou bien peut-on s'ennuyer à plusieurs, avec d'autres, intersubjectivement comme dirait l'autre, ou bien s'ennuie-t-on l'un l'autre, ce qui est autre chose, ou encore, ce qui est tout autre chose et presque le contraire, s'ennuie-t-on parfois l'un de l'autre ? Robinson Crusoé s'ennuyait-il ? D'ailleurs était-il seul, cet homme, car c'est un homme, cet homme, un humain et un humain homme (ce n'est pas une femme), ne l'oublions jamais, on n'a rien écrit d'équivalent ou de ressemblant, d'analogue, à ma connaissance (mais je me trompe peut-être) au sujet d'une femme seule : comme une île dans une île. Robinson Crusoé s'ennuyait-il ? D'ailleurs était-il seul, quand, comment, jusqu'à quel point, jusqu'à quel moment ? J'abandonne pour l'instant ces questions en haute mer, on verra bien où elles accostent, mais vous sentez bien que ce ne sont pas des

1. Martin Heidegger, *Die Grundbegriffe der Metaphysik. Welt – Endlichkeit – Einsamkeit*, dans *Gesamtausgabe. II. Abteilung: Vorlesungen 1923-1944*, vol. 29-30, Friedrich-Wilhelm von Herrmann (éd.), Francfort-sur-le-Main, Vittorio Klostermann, 1992 [1983] ; *Les Concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde, Finitude, Solitude*, texte établi par Friedrich-Wilhelm von Herrmann, tr. fr. Daniel Panis, Paris, Gallimard, 1992. Ce cours fut professé à l'Université de Fribourg-en-Brisgau pendant le semestre de 1929-1930. (NdÉ)





*Première séance. Le 11 décembre 2002*

simples questions de langage ou de langue, de sémantique et de traduction.

Et je reviens à mes premiers mots :  
« Je suis seul(e). Dit-il ou dit-elle. Je suis seul(e). »

Quelqu'un, quelque une qui ne saurait ni dire ni ressentir un « je suis seul(e) », pourrait-il être seul ? Pourrait-elle être seule ? Pourrait-on dire de celui-là ou de celle-là qu'il ou elle est seule ? Et qui ne peut ni ressentir ni dire cette solitude, pourrait-on jamais dire qu'il ou elle n'est pas seul(e), c'est-à-dire, c'est-à-dire quoi : n'est pas seul(e) dans un lien social donné ou bien, ce qui est tout autre chose, n'est pas seul(e) en ce sens qu'il n'y a même pas encore de lien social, d'être avec l'autre, de communauté permettant justement l'expérience, voire la manifestation de la solitude ? Voilà beaucoup de questions redoutables.

Avant même de vous proposer une sorte de protocole pour le séminaire de cette année, essayons maintenant, en exergue, quelques phrases, essayons-les comme des notes pour se faire la voix ou régler nos instruments à cordes vocales. Vous allez voir que ces phrases consonnent déjà, sont en résonance avec la première de mes phrases aujourd'hui : « Je suis seul » et si j'ajoute le complément qui parachève souvent le « je suis seul », à savoir « je suis seul au monde », nous serons encore plus près de ce qui sera le protocole du séminaire cette année. Nous y parlerons du monde, du monde en tous sens, de tous les mondes, rien de moins.

Trois ou quatre phrases, donc, pour chercher un premier accord entre nous.

*Premièrement*, une phrase en forme de question.

Qu'est-ce qu'une île ?

Qu'est une île ?

Si vous entendez cette phrase, ou ces phrases, venir à vous portées par le vent ou par l'écho, « Qu'est-ce qu'une île ? Qu'est une





île ? », si vous les entendez en français, si vous les entendez sans les lire, vous croyez les comprendre, mais vous n'en êtes pas sûrs.

Tant que vous ne les lisez pas, tant que vous n'avez pas accès à leur orthographe (une île : comment écrire « il(e) » ?), vous ne pouvez pas être sûrs, sans contexte, isolés comme vous l'êtes presque totalement comme dans une île, ou une presqu'île, vous ne pouvez pas être sûrs d'entendre ce que vous entendez, c'est-à-dire de comprendre ce qui vient à vos oreilles. Une « il », cela peut désigner cette chose insulaire qu'on appelle l'île, l'île de beauté, l'île au trésor, Belle-Isle ou l'île de Groix. Ou *the Island of Despair*, l'île de la désespérance<sup>1</sup>, comme la surnomme Robinson Crusoe dès la première page de son Journal. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, cette première page de « *The Journal* », datée du 30 septembre 1659 :

*I poor miserable Robinson Crusoe, being shipwreck'd, during a dreadful Storm, in the offing [au large], came on Shore on this dismal unfortunate Island, which I call'd the Island of Despair, all the rest of the Ship's Company being drown'd, and my self almost dead.*

*All the rest of that Day I spent in afflicting my self at the dismal Circumstances I was brought to, viz. [videlicet, namely] I had neither Food, House, Clothes, Weapon, or Place to fly to, and in Despair of any Relief, saw nothing but Death before me, either that I should be devour'd by wild Beasts, murther'd by Savages, or starv'd to Death for Want of Food. At the Approach of Night, I slept in a Tree for fear of wild Creatures, but slept soundly tho' it rain'd all Night.*

Traduction :

Moi, pauvre misérable Robinson Crusoe, après avoir fait naufrage au large durant une horrible tempête, tout l'équipage étant noyé, moi-même étant à demi mort, j'abordai à cette île infortunée, que je nommai l'Île du désespoir.

Je passai tout le reste du jour à m'affliger de l'état affreux où j'étais réduit : sans nourriture, sans demeure, sans vêtements, sans armes, sans lieu de refuge, sans aucune espèce de secours, je ne voyais rien devant moi que la mort, soit que je dusse être dévoré

1. Jacques Derrida renomme ainsi ce que Pétrus Borel, le traducteur de *Robinson Crusoe*, rend par « l'Île du désespoir ». Cf., *infra*, p. 25, n. 1. (NdÉ)





Première séance. Le 11 décembre 2002

par les bêtes ou tué par les sauvages, ou que je dusse périr de faim. À la brune je montai sur un arbre, de peur des animaux féroces, et je dormis profondément, quoiqu'il plût toute la nuit<sup>1</sup>.

Vous presentez déjà que dans cette seule citation, dans ce paragraphe qui ouvre le journal de Robinson, nous avons tout le matériau dont nous avons besoin pour notre séminaire, la référence aux bêtes sauvages (*wild Beasts*), aux « créatures sauvages » humaines (*Savages* ou *wild Creatures*), la réduction du narrateur à l'état de nature sauvage, voire de quasi-bête, puisqu'il n'a ni maison, ni vêtement, ni arme (*house, clothes, weapon*)<sup>2</sup>. Et il a peur (il dort dans un arbre, n'ayant pas de maison, par peur de créatures sauvages (*for fear of wild Creatures*)), il < a > peur, c'est son sentiment fondamental, comme l'homme de Hobbes dont la peur est la passion première, celle qui conduit originairement à la fondation de l'État et à cette alliance, à ce *covenant*<sup>3</sup> dont nous rappelions l'an dernier qu'il ne peut être signé qu'entre hommes, selon Hobbes, et ni avec Dieu ni avec les bêtes. Daniel Defoe, on le sait, fut un lecteur de Hobbes, entre autres.

Mais « Qu'est-ce qu'une île ? », « Qu'est une île ? », cela peut être aussi un jeu de mots abusant artificiellement de l'homophonie : une « il », féminin conjointe<sup>4</sup> au masculin, la conjonction d'un article indéfini féminin (*une*) et du pronom personnel masculin (*il*), *une* qui est *il*. La bête et le souverain, une bête qui est un souverain, par exemple. Nous avons beaucoup insisté l'an dernier sur la différence sexuelle entre la bête et le souverain<sup>5</sup>, mais

1. Daniel Defoe, *Robinson Crusoe*, Introduction de Virginia Woolf, New York, Random House, The Modern Library, 2001, p. 65 (c'est Daniel Defoe qui souligne) ; *Robinson Crusoe*, tr. fr. Pétrus Borel, édition présentée et annotée par Michel Baridon, Paris, Gallimard, 2001, p. 147. (NdÉ)

2. Lors de la séance, Jacques Derrida ajoute : « il n'a rien de ce qu'habituellement on appelle "le propre de l'homme" ». (NdÉ)

3. Cf. J. Derrida, « Deuxième séance. Le 19 décembre 2001 », *Séminaire La bête et le souverain. Volume I (2001-2002)*, Michel Lisse, Marie-Louise Mallet et Ginette Michaud (éds), Paris, Galilée, 2008, p. 67 sq. (NdÉ)

4. Tel dans le tapuscrit. (NdÉ)

5. Cf. J. Derrida, « Première séance. Le 12 décembre 2001 », *Séminaire La bête et le souverain. Volume I, op. cit.*, p. 19-20 et *passim*. (NdÉ)





*Séminaire La bête et le souverain II (2002-2003)*

aussi sur une certaine analogie entre la bête et<sup>1</sup> le souverain, la bête qui semble parfois être le souverain, la bête que semble parfois être le souverain, comme la bête hors la loi ou au-dessus des lois.

Qu'est-ce qu'une île ?

Qu'est une île ?

Laissons cette question isolée, abandonnons-la pour un temps, laissons-la flotter dans l'air qui la transporte, nous l'avons entendue portée par le vent, mais nous ne l'avons pas encore lue. Et continuons à nous promener sur le rivage où nous venons de prendre pied. Nous tomberions alors sur une autre phrase, *deuxièmement*, une deuxième phrase, donc, comme inscrite sur un galet. Cette fois, la phrase n'est pas seulement audible, comme les autres, elle paraît lisible puisqu'elle est écrite. Elle paraît lisible, mais peut-être ne l'est-elle point, selon le sens que nous donnons à « lire » et à « lisible ». Cette phrase, ce serait :

« Les bêtes ne sont pas seules. »

Faisons comme si le séminaire commençait ainsi maintenant, sur une île, dans une île, il commencerait par cet aphorisme sentencieux : « Les bêtes ne sont pas seules. »

Cette phrase, nous la rencontrerions elle aussi sans contexte. Comme dans une île, isolée comme dans une île où nous venons d'accoster. Elle ne serait précédée ou suivie d'aucune autre phrase. Elle aurait l'autorité et le tranchant d'un aphorisme, c'est-à-dire d'une phrase séparée, dissociée, insularisée, d'un verdict, d'un jugement dans la forme *S est P*, sujet + prédicat, d'une sentence inscrite dans la pierre, livrée, confiée à un caillou trouvé sur la plage, dans une île où nous viendrions de débarquer. Et nous

1. Dans le tapuscrit : « est ». (NdÉ)





Première séance. Le 11 décembre 2002

retournerions sans fin la pierre polie et la phrase énigmatique (« Les bêtes ne sont pas seules ») pour chercher le commencement, la suite, le sens caché, la signature peut-être. « Les bêtes ne sont pas seules. » Cela ressemblerait à un télégramme crypté en temps de guerre ou comme un signal codé, fait pour rassurer ou pour inquiéter, et que nous tenterions de déchiffrer. Nous ne trouverions rien et passerions un temps infini, ou du moins un temps très long, une année de séminaire, par exemple, à tenter d'interpréter, de traduire, c'est-à-dire de projeter tous les sens possibles de cette affirmation de forme aussi dogmatique que négative, de la grammaire négative de cette assertion : « Les bêtes ne sont pas seules ».

Vous pouvez commencer, vous verrez qu'une année pourrait ne pas suffire pour faire un inventaire complet de tous les sens et de toutes les implications possibles de ces six mots de la langue courante, qui commencent à ressembler au titre d'un roman que nous n'avons pas encore ouvert. Il faudrait lire le roman pour savoir ce que le titre annonçait. Le séminaire serait ce roman. « Les bêtes ne sont pas seules » : proposition en *S est P*, sujet, copule et prédicat, assertion, certes, mais de forme négative, « Les bêtes ne sont pas seules », et nous ne devons pas oublier de souligner le pluriel générique ou spécifique : « Les bêtes ne sont pas seules » et non pas « La bête n'est pas seule ». Mettons que cela soit donc gravé sur une pierre abandonnée ou disposée sur le rivage d'une île et que nous tombions sur elle, que nous butions sur elle comme sur une pierre d'achoppement. Retenez la pierre, c'est l'exemple que prend Heidegger quand, dans un séminaire désormais assez connu et sur lequel nous reviendrons, il compare les rapports au monde de l'inanimé, de l'animal et de l'homme (« La pierre n'a pas de monde », dit-il, « *der Stein ist weltlos* », « l'animal est pauvre en monde », « *das Tier ist weltarm* », « l'homme est configurateur [ou formateur] de monde », « *der Mensch ist weltbildend* »<sup>1</sup>). La pierre est un exemple de chose sans vie, et c'est le seul exemple que prenne Heidegger dans cette série. Après quoi, il ne prend plus

1. M. Heidegger, *Die Grundbegriffe...*, *op. cit.*, p. 261 ; tr. fr., p. 265. (Traduction modifiée par Jacques Derrida.) (NdÉ)





Séminaire *La bête et le souverain II* (2002-2003)

d'exemple, il dit sous une forme générale et sans exemple « l'animal » et « l'homme ». Pourquoi prend-il un exemple de chose inanimée, pourquoi une pierre et non une planche ou un morceau de fer, ou de l'eau, ou du feu ? Une des raisons, sans doute, c'est que la généralité « inanimée », sans exemple, aurait posé la question de la vie, que Heidegger ne veut pas poser ici comme telle, et qui laisserait planer l'équivoque du végétal et de la plante, qui est plus animée et vivante que la pierre et dont on peut se demander ce que Heidegger aurait dit (la plante, et donc le bois, par exemple le bois vivant sinon le bois mort – mais que dire alors de l'animal mort et de l'homme mort, du cadavre ?) : Heidegger aurait-il dit que la plante est *weltlos*, comme la pierre, ou *weltarm* comme l'animal vivant ? Laissons cela pour l'instant, la question nous rattrapera plus tard. Quand il reprend ses trois questions, Heidegger dit à un moment donné que le sujet de l'examen comparatif comprend : choses matérielles (« *materiellen Dinge*<sup>1</sup> » (*Stein*) (pierre)), animal (*Tier*), homme (*Mensch*).

Nous achoppons, donc, sur cette pierre. Achopper, c'est cela, achopper, c'est buter sur un obstacle et généralement sur une pierre qui interrompt la marche et oblige à lever le pied. Cette pierre d'achoppement qui nous adresse la parole pour nous signifier que « *Les bêtes ne sont pas seules* », elle nous mettrait aussi en marche et réglerait le pas de ce séminaire qui, faisant tout pour passer outre, se trouverait toujours en train de tourner en rond pour finalement devoir penser que, dans la sèche économie de ses six mots et de ses trois fonctions (sujet, copule, attribut), dans sa forme négative et plurielle, cette pierre d'achoppement sera devenue une inévitable pierre de touche.

Notez bien qu'il ne s'agira pas seulement d'explorer la sémantique d'un discours, le sens de chacun de ces mots (*bêtes, sont, seules, etc.*), mais aussi toutes les rhétoriques et les pragmatiques, c'est-à-dire toutes les situations concrètes, tous les contextes, tous les gestes qui peuvent déterminer et transformer le sens, le vouloir-dire ou l'effet recherché dans l'inscription de cette phrase dont on suppose que seul un humain aura pu l'écrire (par exemple

1. M. Heidegger, *Die Grundbegriffe...*, *op. cit.*, p. 263 ; tr. fr., p. 267.







*Première séance. Le 11 décembre 2002*

en français) et que seul un humain pourrait tomber dessus en tentant de la déchiffrer, tel un Robinson Crusoé posant son pied pour la première fois dans son île de la désespérance.

Pour ne donner qu'un exemple entre dix mille autres de ce que j'entends ici par rhétorique, pragmatique, ou geste discursif, on peut imaginer, une hypothèse entre mille, que le signataire inconnu et invisible, peut-être à jamais non identifiable, peut-être mort depuis un temps indéterminé, aurait voulu signifier, autant que dire : « Je suis l'ami des bêtes, il y a de par le monde des amis des bêtes, les bêtes ne sont pas seules. Les bêtes ne doivent pas être seules, vive le combat pour les bêtes, le combat continue. »

Mais vous imaginez aussi bien son adversaire signifier : « Les bêtes ne sont pas seules, elles n'ont pas besoin de nous, ou bien elles n'ont pas besoin d'amis », etc., ou bien « elles sont déjà assez nombreuses, trop nombreuses même et elles ont trop d'alliés et de complices cachés dans cette guerre que nous devons leur faire depuis si longtemps, dans notre guerre contre la bestialité et l'axe du mal ». Voilà une ou deux hypothèses entre mille autres pour l'interprétation de cet énoncé pétrifié que nous abandonnons ici à sa solitude (car il est, lui, comme cette pierre, isolé, insularisé, esseulé, singulièrement solitaire). Cet énoncé est lui-même comme une île. Il est une île qui, elle, est à la fois bordée par la mer et infinie. Rivages sans rivages. On n'arrive jamais à sa rive. Et parmi toutes les choses que nous ne savons pas, c'est si la phrase est signée « il » ou « elle », par un homme ou une femme, ce qui ne serait pas sans incidence sur son sens.

Ces phrases sont des exergues, je ne suis pas encore arrivé au protocole de ce séminaire. Mais avant même que je n'introduise de façon plus directe et moins elliptique le séminaire de cette année, surtout pour ceux qui le suivent pour la première fois, vous presentez déjà qu'il y sera question d'île, d'insularité, d'isolation, d'esseulement (ce sera, si vous voulez, un séminaire sur la solitude : que veut dire « être seul » ou « je suis seul » ?). Mais comme être seul, cela veut dire aussi être singulier, unique, exceptionnel, à part, séparé, on devra dire aussi que si les bêtes ne sont pas seules, un souverain est toujours seul (c'est à la fois son pouvoir





*Séminaire La bête et le souverain II (2002-2003)*

absolu et sa vulnérabilité ou son inconsistance infinie). Le souverain est seul en tant qu'il est unique, indivisible et exceptionnel, il est l'être d'exception qui, comme le dit Schmitt, et c'est sa définition du souverain, décide de l'exception et a le droit exceptionnel de suspendre le droit, se tenant ainsi, nous le disions l'an dernier, comme les bêtes ou le loup-garou, à sa manière hors la loi, au-dessus des lois<sup>1</sup>. Le souverain est le seul à exercer la souveraineté. La souveraineté ne se partage pas, elle est indivisible. Le souverain est seul (souverain) ou il n'est pas.

*Troisièmement.* La troisième phrase sera une question : « Qu'est-ce que les bêtes et les hommes ont en commun ? ». Avant même de tenter de répondre à cette question, nous devons remarquer que les deux pluriels (les bêtes, les hommes) sont dissymétriques et problématiques. Non seulement parce que le questionnant, à savoir nous-mêmes, se range spontanément et dogmatiquement parmi les hommes qui ne sont pas des bêtes, de telle sorte que la question est posée seulement depuis le point de vue et le pouvoir supposé, le pouvoir questionner du supposé questionnant, le soi-disant homme, mais, surtout, dissymétriques et problématiques, les deux pluriels ne correspondent pas à deux classes ou à deux espèces, à deux ensembles comparables. Tous les hommes sont supposés appartenir à la même espèce ou au même genre, l'espèce humaine, le genre humain, alors que les bêtes, si elles appartiennent au règne animal, au règne des vivants, mais comme l'homme, les bêtes désignent un ensemble sans aucune autre unité, pas plus que celle dudit animal qui n'a d'autre unité supposée que négative ou supposée négative, à savoir de ne pas être un vivant humain. Mais il n'y a pas d'autre unité positivement prédicable entre la fourmi, le serpent, le chat, le chien, le cheval, le chimpanzé – ou le cachalot. D'ailleurs on peut dire, en suivant le bon sens, au moins trois choses différentes sinon incompatibles, selon l'angle choisi, quant à la communauté ou non du monde. 1) Incontestablement les animaux et les hommes habitent le même monde, le

1. Cf. J. Derrida, « Première séance. Le 12 décembre 2001 », *Séminaire La bête et le souverain. Volume I, op. cit.*, p. 37-38. (NdÉ)





Première séance. Le 11 décembre 2002

même monde objectif, même s'ils n'ont pas la même expérience de l'objectivité de l'objet. 2) Incontestablement les animaux et les hommes n'habitent pas le même monde, car le monde humain ne sera jamais purement et simplement identique au monde des animaux. 3) Malgré cette identité et cette différence, ni les animaux d'espèce différente, ni les hommes de culture différente, ni aucun individu animal ou humain n'habitent le même monde qu'un autre, si proches et si semblables ces individus vivants soient-ils (humains ou animaux), et la différence d'un monde à l'autre restera toujours infranchissable, la communauté du monde étant toujours construite, simulée par un ensemble de dispositifs stabilisants, plus ou moins stables, donc, et jamais naturels, le langage au sens large, les codes de traces étant destinés, chez tous les vivants, à construire une unité du monde toujours déconstrucible et nulle part et jamais donnée dans la nature. Entre mon monde, le « mon monde », ce que j'appelle « mon monde », et il n'y en a pas d'autre pour moi, tout autre monde en faisant partie, entre mon monde et tout autre monde, il y a d'abord l'espace et le temps d'une différence infinie, d'une interruption incommensurable à toutes les tentatives de passage, de pont, d'isthme, de communication, de traduction, de trope et de transfert que le désir de monde ou le mal de monde, l'être en mal de monde tentera de poser, d'imposer, de proposer, de stabiliser. Il n'y a pas de monde, il n'y a que des îles. C'est là une des mille directions dans lesquelles je serais < tenté > d'interpréter le dernier vers d'un court et grand poème de Celan : « *Die Welt ist fort, ich muss dich tragen*<sup>1</sup> », poème de deuil ou de naissance que je n'ai pas le temps de lire avec vous : le monde est parti, le monde s'en est allé, le monde est au loin, le monde est perdu, il n'y a plus de monde (pour nous soutenir ou nous fonder tous les deux comme un sol), je dois te porter (soit en moi comme dans le deuil, soit en moi comme dans la naissance, *tragen* se disant aussi de la mère qui porte un enfant,

1. Paul Celan, « *GROSSE, GLÜHENDE WÖLBUNG* », *Atemwende*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1967, p. 93. Jacques Derrida a longuement commenté la portée de ce vers, notamment dans *Chaque fois unique, la fin du monde* (Paris, Galilée, 2003) et dans *Béliers. Le dialogue ininterrompu : entre deux infinis, le poème* (Paris, Galilée, 2003). (NdÉ)





dans ses bras ou dans son ventre). Nous sommes *weltlos*, je ne peux que te porter, je suis le seul à pouvoir et à devoir te porter, etc. Mais sommes-nous *weltlos*, sans monde, comme Heidegger dit de la pierre et de la chose matérielle qu'elles sont *weltlos* ? Évidemment, non. Alors, comment penser l'absence du monde, le non-monde ? Un non-monde qui n'est pas immonde ? Mais j'ai à peine dit cela que je dois, il est temps de le faire puisque nous allons beaucoup parler du monde cette année, attirer ou rappeler votre attention sur cette collusion qui est tout sauf insignifiante entre au moins deux sens du latin *mundus*, entre l'adjectif *mundus* et deux noms *mundus*, dont vient évidemment le français « monde ». L'adjectif *mundus* (*a, um*) signifie propre, net, élégant (par opposition à *immundus* : immonde, sale, impur, ordurier, abject), et le nom *immundus* signifie l'absence d'ornement ; le verbe *mun-do, mundare* signifie nettoyer, purifier, comme « émonder » signifie en français nettoyer, enlever les souillures ou les branches mortes, les parasites, etc. Ceci, donc, dans la lignée de l'adjectif *mundus* (propre). Maintenant il y a deux noms masculins, *mundus, mundi*, qui signifient l'un le monde, l'universel, le globe, ou le ciel, ou le monde habité, parfois l'enfer, et plus tard, en culture chrétienne, le monde créé, le siècle (nous reviendrons sur tout cela) ; l'autre nom, *mundus, mundi*, homonyme et quasi-synonyme, signifie les objets de toilette (surtout des femmes), les ornements, les parures, mais ces deux sens ou deux usages apparemment différents sont intrinsèquement liés, comme dans le *cosmos* grec, qui signifie également le monde, mais aussi l'arrangement, la parure cosmétique. Le monde comme totalité des étants est aussi un ordre approprié, propre, un bon arrangement, une harmonie ou une beauté. Si bien que l'immonde, si ce n'est pas l'absence de monde, au sens de la *Weltlosigkeit*, n'est pourtant pas totalement étranger à cette signification. Naturellement ces données sémantiques sont gréco-latines, je ne crois pas qu'on les retrouve dans *Welt* ou dans *world*. Du moins à ma connaissance, et même si l'idée d'ordre ou de système, de tout organisé, est implicitement présente dans les deux mots (*Welt* et *world* : OED<sup>1</sup> : *organised system of the universe*).

1. OED : *Oxford English Dictionary*. (NdÉ)

